



« Ça s'débat » | Au Temps où les Arabes Dansaient (2018)

SYNTHÈSE

Introduction

« Ça s'débat » est un projet du Centre Vidéo de Bruxelles-CVB, atelier de production de films documentaires et association d'éducation permanente, œuvrant également dans le champ de la Cohésion sociale, pour mettre le cinéma au service de la démocratie. Dans cet esprit, « Ça s'débat » propose à des publics de tous horizons des rencontres et échanges autour des enjeux du vivre ensemble, et ce dans une approche engageante et participative.

Le samedi 1 décembre 2018, une projection-débat a eu lieu au Botanique dans le cadre du Festival du Cinéma Méditerranéen avec le film « Au Temps où les Arabes Dansaient » de Jawad Rhalib. Face aux témoignages d'artistes sur la difficulté de pratiquer leur art sans mettre leur vie en danger, Jawad Rhalib questionne le spectateur sur ses propres limites et sur la place de l'art par rapport aux questions de société. Un film sur l'art et le fondamentalisme et aussi sur la longue histoire d'effervescence et de liberté artistique dans le monde arabe et musulman.

Le débat a été organisé en partenariat avec le Festival du Cinéma Méditerranéen.

Pour garder une trace des «Ça s'débat», le CVB documente les échanges grâce à des synthèses rédigées par des invités externes ou en interne. Le document qui suit a pour objectif d'une part de résumer les principaux traits du débat, et d'autre part de les accompagner d'une analyse personnelle de l'auteur. Ces synthèses permettent une lecture distanciée, et offrent des pistes de réflexions et d'actions pour l'avenir.

L'auteur

Marie Charette, née en 1988, est journaliste de formation. Elle a notamment réalisé plusieurs reportages radio qui traitent de problématiques sociales. Journaliste culturelle, elle a également travaillé en production cinéma et développe aujourd'hui des projets sonores, entre documentaire et immersion 360°.

AU TEMPS OU LES ARABES DANSAIENT de Jawad Rhalib **DÉBAT 1er DÉCEMBRE 2018 au CINEMAMED**

Le documentaire de Jawad Rhalib nous parle d'un temps où les Arabes conciliaient religion et culture, où chanter et danser constituaient l'expression du sacré, où l'art avait sa place dans la société musulmane. Et mieux que d'en parler, il confronte cette époque à la nôtre, aux prises avec la montée du salafisme et des extrémismes religieux qui redéfinissent notre rapport à la liberté d'expression. Nous perdons peu à peu nos libertés à cause d'une minorité qui effraye une majorité. L'art et la culture qui participent de l'émancipation des individus et offrent à chacun un espace pour être qui il est, sans contrainte, sont mis en danger. En Égypte, en Iran, en Algérie, au Maroc ou encore en Belgique, Jawad Rhalib nous prend par la main pour nous faire découvrir ces espaces de liberté pour lesquels se battent des artistes qui ont choisi de refuser l'autocensure.

La mère du réalisateur dansait et priait en même temps, la culture pour lui est un moyen de comprendre le monde, d'avancer d'un pas léger dans la vie : « *notre centre en lui-même est la révolution* ».

TRADITION vs EXPRESSION

En Iran, beaucoup trichent pour exister. En Égypte, certains s'interdisent de vivre leur passion pour l'art. La logique de l'autocensure s'appuie sur une conviction profonde : que la tradition prévaut et qu'il faut la préserver. Mais le documentaire pose justement cette question centrale : quels sont ces diktats hérités de notre culture ? Le réalisateur, contrairement à ce que certains ont avancé durant le débat, ne souhaitait pas critiquer la culture arabe ou maghrébine mais bien la valoriser à nouveau et revenir à ses racines, tentant de dessiner ce que nous avons oublié : la culture évolue et ce qui semble depuis toujours acquis fait parfois partie d'une construction imposée par ceux qui tentent de déstabiliser nos libertés. « Au temps où les Arabes dansaient » n'est donc pas un film sur l'art ni sur le poids des traditions mais un film qui sublime l'art tout en questionnant notre rapport à la liberté d'exister à travers les décennies.

UNE GÉNÉRATION EN CONFLIT INTÉRIEUR -

Un intervenant a conclu en citant la mère de l'une des protagonistes du film : « *il faut malheureusement sacrifier une génération* ». Comment expliquer qu'il y a 60 ans, une génération vivait en paix avec l'art, la danse, la musique et qu'aujourd'hui une nouvelle génération se sent tiraillée entre son attachement à sa communauté et son désir de liberté ? Parce que la liberté comme les traditions sont aujourd'hui mises en danger et que ces jeunes en conflit avec leurs propres convictions profondes, tentent de préserver les deux. Nous nous trouvons à un tournant majeur dans l'histoire des civilisations. Voilà pourquoi le réalisateur tente de rappeler que la culture et l'expression artistiques ne sont en aucun cas contraires à la foi, ni à la culture arabe. Justement, l'un et l'autre se nourrissent et se

répondent. Il comprend et accepte les questionnements de cette génération sacrifiée, ces jeunes qui ne veulent pas choquer ou blesser leurs proches. Pour Jawad Rhalib, c'est à l'ancienne génération de se battre pour préserver des espaces de liberté et responsabiliser cette jeune génération afin qu'ils se réapproprient la culture qui est la leur. Un des participants au débat a rappelé que les cabarets faisaient partie intégrante de la culture orientale et qu'il en était de même pour bon nombre de divertissements culturels aujourd'hui défendus.

DU DISCOURS AU RÉEL

Le langage peut être manipulé et imposer une manière d'entrevoir le réel au plus grand nombre. La réappropriation du langage sacré par les extrémistes religieux, notamment via les mots HARAM et HALAL a permis d'influer sur la notion d'interdit chez de nombreux musulmans. Si Jawad Rhalib utilise la musique et l'image comme de véritables personnages c'est qu'il veut faire passer son message au-delà des mots. Il explique : « *La danse est une métaphore pour parler de littérature, de philosophie, de musique, ...* ». Selon lui, le problème réside dans le fait qu'on intègre un discours dirigé et que notre grille de lecture se calque à celle des fondamentalistes. En redéfinissant le réel par les mots, ils poussent la population à s'autocensurer. Le pire parfois pour le réalisateur n'est donc pas le fait que la Charia fasse loi dans un pays mais que les individus eux-mêmes l'intègrent individuellement. Suite à une question du public, la productrice du film et le réalisateur ont raconté qu'ils ont diffusé le film en séance scolaire au Cinéma Galeries. Le film a été très mal reçu par les jeunes, « *Ils étaient formatés, leur réaction a été très dure* » a expliqué le réalisateur. Pour eux, Allah refuse qu'on « consomme » des films ou de la musique HARAM, c'est le terme qu'ils utilisent. « *Ils ont avoué écouter de la musique mais ils ont dit qu'ils savaient qu'ils en payeraient le prix.* »

UN MONDE ARABE STIGMATISÉ ?

Deux personnes au sein du public se sont dit blessées ou se sont senties stigmatisées. Le film présentait, selon elles, un monde arabe et maghrébin caricatural. Pourtant, l'exemple de cette projection scolaire au Cinéma Galeries est la preuve, pour le réalisateur, qu'il ne s'agit pas de parler des pays arabes ou maghrébins, ni de cette culture millénaire puisque cette projection a eu lieu en Belgique. Il s'agit de parler de la récupération de cette culture par une minorité. Il n'est pas tant question de religion que de fascisme qui s'exprime à travers le prisme d'une religion et d'une culture. Le réalisateur a voulu néanmoins rappeler que dans certains pays, la censure existait belle et bien et qu'il ne fallait pas nier cette réalité. Lui-même a été censuré alors qu'il faisait une demande de fonds au Centre cinématographique marocain. Des représentants du gouvernement ont intégré le jury et lisent les scénarios. Ils censurent à tour de bras. Il raconte : « *Les Belges d'origine maghrébine, dont je fais partie, ont peur de créer* ». Un intervenant s'est levé pour lui répondre en regrettant que le film n'ait pas laissé plus de place à l'expression des femmes

voilées ou d'associations salafistes. Le réalisateur a rappelé qu'il a donné la parole à de jeunes filles voilées dans la séquence avec la troupe de théâtre au Maroc, qui parlent d'un islam de liberté et de mixité. A nouveau, le réalisateur a aussi rappelé que ça n'était pas le propos du film, qu'il a voulu donner la parole aux artistes qui se battaient pour leur liberté d'expression. Pour lui, « *les prêcheurs sont déjà assez présents sur les réseaux sociaux, je ne voulais pas leur donner de visage* ». Il n'est pas question pour lui d'opposer deux camps : les religieux provenant de pays arabes et les autres, mais bien de dénoncer la manipulation de cette minorité qui nous enferment tous petit à petit et insidieusement. Il estime d'ailleurs que c'est une réalité chez nous et que les politiques belges ont peur, « *ils n'osent pas affronter cette réalité* ».

DIALOGUONS

Le réalisateur estime qu'une des solutions consiste à préparer le terrain pour préserver des lieux d'expressions. Le documentaire doit être diffusé en salle dans le cadre de nombreuses projections scolaires, pour 5000 élèves. La première projection scolaire à Molenbeek a montré qu'il était urgent de réagir. Pour lui, il est important de faire découvrir aux jeunes la culture arabe autrement et la liberté des années 60. Les professeurs vont quant à eux engager un travail de long cours avec ces jeunes. Jawad Rhalib espère que ces projections au plus grand nombre permettront d'éviter ou de contrecarrer une radicalisation déjà amorcée.

UNE SOCIÉTÉ EN PERTE DE SENS

Un des participants au débat a voulu rappeler qu'en Afrique on dit qu'« *On ne naît pas homme, on le devient. On acquiert des valeurs pour s'intégrer socialement* », mais il se questionne : « *Qu'est-ce que la société offre comme valeur et vertus aux jeunes actuellement ?* » Il a voulu par là nous interroger sur notre responsabilité à tous et rejoint le réalisateur. Selon lui, il ne suffit pas de montrer du doigt la religion mais bien d'interroger notre modèle de société qui n'offre pas de repères et d'espoirs aux jeunes d'aujourd'hui.

Jawad Rhalib a rappelé qu'il était essentiel de se battre contre l'autocensure et d'interroger les raisons profondes qui nous amènent parfois à construire nos propres obstacles, nos propres empêchements. Il a également rappelé : « *Il y a 1 milliard 500 millions de musulmans dans le monde et ce sont les premières victimes des extrémistes* » Il a voulu réaliser un film loin des clichés. Pour conclure, le chef op a raconté qu'il avait ressenti par moments plus de liberté en tournant en Égypte qu'au Bois de la Cambre, où des passants s'étaient inquiétées de leur droit à l'image, et que les espaces d'expression sont parfois là où on ne s'y attend pas.